Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 112 (2018)

Artikel: Le monde des congrès catholiques internationaux : un catholicisme itinérant

Autor: Chatelan, Olivier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-842400

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le monde des congrès catholiques internationaux: un catholicisme itinérant

Olivier Chatelan

À l'image des congrès catholiques internationaux, le dossier rassemble des contributions de chercheurs de plusieurs nationalités dont on souhaiterait ici extraire quelques résultats de synthèse, non pour clore les débats engagés mais bien pour arrimer l'étude de ces *happenings* à une approche d'histoire religieuse transnationale. Évènements du monde catholique, ces rassemblements éphémères le sont assurément. Le public qui s'y presse, le choix des thèmes d'étude, la cohorte de personnalités ecclésiastiques qui défile à la tribune ou dans les processions rythmant ces journées: tout, dans la mise en scène propre à ces congrès, relève d'un dispositif très préparé qui constitue d'année en année et de ville en ville un véritable sismographe de l'audience et des préoccupations catholiques depuis plus d'un siècle et demi d'existence. Car là n'est pas le moindre des intérêts de ces moments de cristallisation d'une conscience et d'une culture catholiques: si l'on peut considérer à la lumière du dossier que ce n'est pas dans le bruit et la chaleur des congrès internationaux que se décide, sur les nombreux sujets traités, l'orthodoxie de la doctrine, il y a cependant bien la rencontre entre des clercs relayant la parole autorisée et une foule bigarrée et réceptive. Cette manifestation unanimiste du catholicisme dans l'espace public se prolonge bien au-delà du congrès, dans l'espace et dans le temps, par la publication rapide des actes, par la diffusion de multiples images (cartes postales, programmes, cartes des congressistes, brochures touristiques) et par l'apparence de *continuum* produite par l'annonce d'un prochain congrès à date rapprochée.

Les congrès catholiques internationaux intéressent donc l'historien comme lieux de contacts et de communication, comme peuvent l'être par exemple les sanctuaires accueillant des pèlerins ou les universités itinérantes que constituent les Semaines sociales. Les villes-hôtes apportent une couleur locale à l'évènement international et dessinent, mises bout à bout, une géographie officielle des

SZRKG, 112 (2018), 283–287

rassemblements catholiques. Mais l'objet est plus déconcertant et plus complexe qu'il n'y paraît, comme invite à le penser une lecture attentive des articles. Il faut donc en commencer par-là: relever ce qui fait l'incongruité de ces congrès et poser la question de leur fonction dans le monde catholique. Un second temps portera sur le caractère transnational et la périodisation de ces rassemblements.

Un objet déconcertant, donc. Parce qu'encore relativement peu connu? Comme le rappelle Christian Sorrel, les congrès se situent en périphérie des historiographies nationales du catholicisme, suscitant un intérêt souvent secondaire et rarement pour eux-mêmes. Ses propres travaux, en collaboration avec Claude Langlois, ont toutefois très largement défriché et bien balisé la question: une chronologie fine est établie, des réseaux sont localisés, des thèmes de débats clairement identifiés.[1] Mais cette enquête de grande ampleur mise à part, il faut reconnaître que les publications universitaires sur le sujet ne restent pas très nombreuses. Or, tous les articles montrent que les organisateurs souhaitent la visibilité la plus large possible et mettent en évidence l'extrême variété des sujets abordés par les congressistes: congrès liturgiques et de dévotion; congrès techniques et scientifiques; congrès centrés sur les œuvres charitables ou le service social; congrès de promotion de la paix et du refus des nationalismes en phase avec l'«esprit de Genève» des années 1920; congrès sur l'apostolat auprès de la jeunesse, masculine ou féminine ou de mise en œuvre de la coexistence confessionnelle dans les pays de tradition protestante… La plasticité voire l'élasticité sont telles que se pose la question de la définition du congrès catholique international: un lieu de rassemblement et d'étude pour des fidèles venus d'ici comme d'ailleurs? La formule ne rend que très partiellement compte d'une organisation plus subtile, marquée par des prises de parole contrôlées, par des espaces et des publics variables selon les moments (dedans/dehors, assis/debout, ouverts à tous/réservés au clergé, priants/bruyants), par des limites, aussi, à la vocation «internationale» de ces congrès largement dominés, au moins jusqu'au milieu du XX^{e} siècle, par une forte présence de sites et de congressistes européens.

À dire vrai, pour mieux les circonscrire et comprendre ce qu'ils sont, peut-être faut-il rappeler ce que les congrès catholiques internationaux ont en commun avec les congrès internationaux *tout court*, dans le monde savant laïc[2] – congrès de médecine (nés en 1867), de géographie (1871) ou de physique (1900), pour ne citer que quelques disciplines les plus en vue.[3] Leur naissance est concomitante, dans les décennies 1840–1850, et tous bénéficient rapidement

1 Claude Langlois/Christian Sorrel, Le Temps des congrès catholiques. Bibliographie raisonnée des actes de congrès tenus en France de 1870 à nos jours, Turnhout 2010; Claude Langlois/Christian Sorrel (dir.), Le catholicisme en congrès (XIX^{e}–XX^{e} siècles), Lyon 2009.

2 Anne Rasmussen, Congrès internationaux, in: Jacques Julliard/Michel Winock (dir.), Dictionnaire des intellectuels français, Paris 2002 (1996 pour la 1ère édition), 360–362.

3 Un autre élément de comparaison peut être fourni par les congrès des partis politiques naissants, à l'instar de la social-démocratie européenne qui se structure au tournant du siècle.

de la révolution des transports et de la presse, qui démultiplie l'audience et le nombre de participants. Ce sont également des lieux de circulation (essentiellement de savoirs disciplinaires pour les uns, de diffusion des enseignements doctrinaux pour les autres), donc aussi de standardisation. Car les congrès internationaux participent à la mise en application de décisions prises ailleurs et plus haut: si les congrès académiques se donnent régulièrement pour objet des résolutions à valeur règlementaire dans les domaines techniques (questions douanières, sanitaires, humanitaires) découlant des conventions signées entre chefs de gouvernement, leurs homologues catholiques fonctionnent parallèlement comme des instances de normalisation et de romanisation. Les différences sont pourtant réelles. Par l'objet d'étude, certes (pensons aux congrès eucharistiques ou mariaux), mais aussi par l'objectif poursuivi: côté catholique, ce n'est pas un bilan des connaissances qui est visé, à un moment donné de la course du progrès et de la science, dans un processus cumulatif.

À quoi servent donc spécifiquement ces congrès catholiques? L'une des ‹fonctions› principales, si l'on peut la nommer ainsi, est de se compter. L'importance des photographies de groupe atteste de ce recensement permanent de l'état des forces et, à l'échelle individuelle, qu'*on en a été*. Les ordonnancements quasi militaires des places et des rôles dans les processions et dans les innombrables listes étudiées par Francis Python mettent en scène sur un mode triomphaliste le catholicisme des masses. L'accumulation témoigne de la mobilisation réussie des réseaux. Photogénique et véritable *who's who*, le congrès est donc également un espace de sociabilités. On y mange, on s'y donne des rendez-vous informels en marge des interventions des orateurs. Là se créent ou s'entretiennent des amitiés de longue durée. Les actes publiés rendent compte aussi de débats et de clivages. Quand bien même ils sont approuvés par les autorités romaines, les congrès reflètent un état des lieux des prises de position sur une question. Mais, comme nous le suggérions plus haut, que valent ces discussions face à la parole du magistère? Dans quelle mesure les congrès sont-ils des organes de décision? L'expression utilisée par Mgr Isoard en conclusion de discussions congressistes et reprise dans les *Annales catholiques* en 1901 – «voilà ce que nous souhaitons» – correspond sans doute assez bien à ce qu'ont pu représenter la majorité de ces réunions internationales: des instances de consultation, jalons de débats au long cours, en amont ou en aval de décisions épiscopales ou romaines. La présence ou non d'évêques, la conjoncture ecclésiale ou le choix d'une ville de frontière en pays protestant – offrant une caisse de résonance à l'expression de la minorité catholique du lieu – sont autant de variables qui modifient la portée de tel ou tel congrès, parfois insignifiante à l'échelle de la chrétienté mais retentissante à l'échelle d'un diocèse. Là n'est sans doute pas la moindre des fonctions pour la ville-hôte: appuyée et en grande partie financée par les notables du lieu, la tenue du congrès participe à la renommée urbaine et à la promotion du

site. Il y a un indéniable tourisme culturel et spirituel attachée à la ville de congrès qui, au-delà de la dynamique proprement commerciale, s'inscrit dans une volonté de participer à la mémoire de ces rassemblements. Ainsi, en cumulant plusieurs congrès sur une courte période (1885–1902), Fribourg perpétue son rang de «capitale» du catholicisme en Suisse et en Europe.

Les congrès internationaux s'inscrivent donc – quasiment par définition – dans l'histoire d'un catholicisme transnational. Christian Sorrel rappelle dans son article introductif que les congrès ont dès leurs origines émis le souhait de dépasser les cadres nationaux, espoir suscité un temps à Malines dans les années 1860, avant que le catholicisme libéral qui s'y exprime n'embarrasse les organisateurs. Il serait par ailleurs relativement aisé de montrer que chacun des congrès étudié dans ce numéro renvoie à des jeux d'échelle croisés, du local à l'international en passant par le diocésain et le national, et ce sur toute la période. On souhaiterait plutôt souligner ici deux autres enjeux «transnationaux». D'abord, on peut mettre en évidence l'intensité des liens internationaux non seulement pendant le congrès, mais aussi avant et après: comme le rappelle Francis Python, la préparation d'un congrès scientifique international peut mobiliser les organisateurs trois à quatre années en amont. Ces prises de contact suscitent des correspondances et des lectures de travaux dont le congrès apparaît comme l'aboutissement *public*, mais bien des réseaux transnationaux, personnels ou de mouvements, se sont tissés pour cette occasion. Il en va de même pour l'après-congrès. La publication des actes et leur diffusion, on l'a dit, autorisent une sédimentation de la pensée catholique qui irrigue bien au-delà du réseau des congressistes: on trouve aujourd'hui les brochures tirées de ces congrès dans de nombreuses bibliothèques publiques, preuve sans doute d'une large dissémination.

La dimension transnationale des congrès catholiques est en outre porteuse de risques. D'abord un risque de publicité donnée à des dissensions internes, car la presse est présente. Le problème se pose et se résout de la même façon que pour les congrès laïcs: des stratégies de modération des débats par des travaux préparatoires et des comités d'organisation vigilants orientent les approches et sélectionnent les orateurs. Il n'en reste pas moins que le congrès peut échapper au contrôle de Rome et des évêques. Mgr Turinaz s'inquiète en 1902 de la «pente démocratique» qui guette l'Église dans ce type de rassemblements: la tradition catholique portée par l'autorité du clerc court le risque d'être mise en cause par l'essor du laïcat auxquels ces congrès participent. L'enjeu est bien celui de la distribution de la parole, auquel s'ajoute le choix de la langue de communication, qui introduit des rapports de force subtils entre intervenants ou au sein du public. La question se pose d'autant plus que l'internationalisation des congrès catholiques devient un fait hors d'Europe à partir des années 1900. Il y a certes des gradients: l'Amérique accueille davantage que l'Asie tout au long du XX^{e} siècle et l'Asie

plus que l'Afrique et l'Océanie. Mais la géographie des villes-hôtes renvoie de façon croissante aux enjeux de décolonisation, aux mobilités étudiantes ou à la stratégie de mouvements d'Église devenus internationaux.

C'est donc que l'histoire des congrès catholiques internationaux se saisit au travers d'une chronologie qui intègre les enjeux ecclésiaux comme sociétaux. Les diverses études rassemblées dans ce volume confirment la périodisation proposée par Christian Sorrel. Après une première phase qui a vu se succéder une ligne libérale puis intransigeante (à partir des années 1870), les années 1880–1900 sont marquées par une perte du monopole européen des congrès, par l'éclatement des modèles et par une diversification des thèmes abordés. On pourrait ajouter une attention plus grande apportée à la question sociale au sens large, comme dans les *Katholikentage*, comme à celle du rapport de l'Église à la modernité, intellectuelle (avec le modernisme) comme politique (légitimité de la démocratie chrétienne). L'entre-deux-guerres est un temps de consolidation des congrès dans un contexte de fascination/répulsion de l'Amérique, de montée des partis socialistes en Europe et de déclinaisons variables du nationalisme et du pacifisme au sein même du monde catholique. Plusieurs articles montrent aussi une mobilité estudiantine croissante, laquelle prend place aux côtés des comités de notables qui organisent traditionnellement les congrès à partir d'un noyau de quelques grandes familles de la cité-hôte. Le second après-guerre renforce cette montée en puissance de la jeunesse universitaire dans les congrès (octroi de bourses, débuts du syndicalisme étudiant), à la JEC ou à Pax Romana par exemple. De nouvelles formes d'engagement s'agrègent à des enjeux inédits à l'échelle mondiale: citons les efforts du Saint-Siège pour faire reconnaître sa place dans les instances onusiennes et para-onusiennes, ou des chantiers plus thématiques, comme la structuration des travaux de sociologie religieuse par l'intermédiaire de conférences internationales (CISR). La question du déclin des congrès catholiques internationaux se pose cependant: Christian Sorrel identifie une inflexion possible au Congrès eucharistique de Munich en 1960 où des interrogations mettent à mal le triomphalisme d'ordinaire d'usage dans ces rassemblements. Vu d'Europe, l'impression d'un essoufflement est réelle, en particulier depuis les années 1970. Pourtant, les congrès eucharistiques internationaux se perpétuent tous les quatre ans: le dernier en date s'est tenu à Cebu aux Philippines en 2016.[4] Et les JMJ n'ont-ils pas pris le relais de ces rencontres solennelles, sous une autre forme? C'est sans doute de recompositions plus que de disparition qu'il faudrait donc plutôt parler.

Olivier Chatelan, docteur et maître de conférences en histoire contemporaine, Université Jean Moulin – Lyon 3, Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes (LARHRA).

[4] Laurent Villemin, Congrès eucharistiques, in: Jean-Dominique Durand/Claude Prudhomme (dir.), Le monde du catholicisme (Bouquins), Paris 2017, 308.